

Rêves étouffés

*Nous sommes en 2050. Toute la noble contrée d'Eldorado a désappris à rêver... Toute ? Non !
Une start-up peuplée d'un irréductible poète résiste encore et toujours à l'insipidité.*

Les rêves disparurent le jour où les Hommes perdirent la faculté de les réaliser. L'enterrement se déroula dans l'indifférence générale, on ne vit aucune larme couler, on n'entendit aucun mot réconfortant, tout au plus voyait-on quelques visages animés d'une mélancolie nouvelle dont on peinait à deviner la provenance. La disparition ayant été annoncée de longue date, aussitôt fut elle arrivée que tout le monde l'avait déjà oubliée. À la confusion s'ajoutait qu'il était difficile de discerner l'instant exact où l'espoir mourut. L'espace d'une minute encore, il subsistait, il était tant de lueurs vacillantes, il était un cri inaudible dans l'océan qui faisait timidement onduler la surface de l'eau ; enfin il était cet appel au secours que personne ne reçut, ce *mayday* dont on avait brouillé les ondes. Un instant plus tard, sans que le monde n'en soit bouleversé, il s'était éteint.

Après l'incident, ceux qui clamaient toujours posséder un rêve ne le faisaient plus que par la force de l'habitude, pour se donner un genre *vintage*, pour se protéger d'un pénible constat. L'espoir est mort, et c'est l'Homme qui l'a tué ! Ces gens-là ignoraient que les passions n'existaient plus, que l'Amour avait cessé de chanter aussitôt l'espérance disparue, que les désirs qu'ils revendiquaient étaient guidés par le souvenir d'une génération qui savait encore vivre plutôt que de se terrer sous des centaines de décrets sécuritaires. Comment pouvaient-ils savoir que leur si précieuse charte de Sécurité Publique avait assassiné leur libre arbitre ?

La déchéance d'Eldorado commença lorsque sa population, par un référendum historique, accepta de confier le contrôle de ses rêves à l'État. Les honnêtes citoyens pensaient en effet que leurs espoirs étaient menacés par les nouveaux dangers de l'époque, et que seul le gouvernement serait en mesure d'organiser leur protection. Il leur fallait de l'ordre. Immédiatement, la nouvelle régulation s'organisa par un tri opéré entre ce que l'on appela les ambitions convenables, les aspirations secondaires et les passions nuisibles. Dès les premiers jours, cette dernière catégorie fut écrasée, délogée, matraquée et, en quelques semaines, les

citoyens oublièrent qu'elle avait un jour existé. Ce fut la première victoire du règne de la logique sur le rêve. Les deux autres, après avoir bénéficié d'un régime de tolérance exceptionnel, furent à leur tour effacées. Cela se fit d'abord discrètement et, osons-le dire, naturellement : sous couvert d'un prétendu phénomène de rareté, les ambitions convenables étaient allouées avec parcimonie, à tel point que la population les crût en voie d'extinction. Afin de les préserver, on accepta qu'elles ne soient plus distribuées que dans les foyers stables, à savoir ceux qui pouvaient justifier d'un respect irréprochable de la charte de Sécurité Publique. Bientôt, elles devinrent la plus haute décoration honorifique de l'État, aussi rare que prestigieuse, auxquelles ne purent prétendre que les individus nés à Eldorado et s'étant illustrés par un service héroïque rendu à la nation. Enfin, elles disparurent tout à fait. Quant aux aspirations secondaires, leur sort fut moins favorable et leur disparition plus prompte. Une série d'ordonnances gouvernementales les fit basculer une à une dans la catégorie des passions nuisibles, puis elles furent à leur tour écrasées, délogées, matraquées et oubliées.

Dans les premiers mois de la nouvelle ère, la mort de l'espérance entraîna de nombreux changements chez les citoyens d'Eldorado. Les Hommes ne parlant que de ce qu'ils croient ou voient et non de ce qui n'a jamais existé et n'existera jamais plus, le vocabulaire onirique disparut tout à fait des conversations. Les interactions sociales s'en trouvèrent chamboulées : sans les *j'espère* ou les *j'aimerais* qui réchauffent les cœurs et animent les passions, l'individualisme devint le seul à pouvoir s'exprimer. Les hiérarchies perdirent également tout leur sens : puisque les employés n'aspiraient plus à monter en grade, il fallut les motiver autrement. Un protocole fut alors ajouté au sein de la charte de Sécurité Publique, qui plongea les travailleurs dans une apathie collective et soporifique, mais dont l'avantage certain fut de préserver les emplois. En réalité, il n'existait plus qu'un homme dans tout Eldorado à vivre avec ses émotions, bénéfice qu'il tirait d'une position qui, bien que respectée autrefois, s'était finalement vue reléguée dans les tréfonds de la société. Oscar était le gardien des rêves, celui auquel le gouvernement avait confié la certitude des jours meilleurs. Hélas, même ses espérances finirent par se teinter de la noirceur de la situation et, bientôt, il en vint à se demander si ce n'était pas ses sentiments qui le rendaient si malheureux, lui qui était devenu le seul individu à pouvoir aimer sans l'être en retour. Quand il eut enfin tout sacrifié par amour pour les siens, et qu'il comprit que la société ne l'en récompenserait pas, il finit par chasser la dernière goutte d'espoir qui l'habitait pour céder à la plus sombre des passions.

*

Comment ce pauvre Oscar avait-il pu en arriver là ? Afin de le comprendre, il est nécessaire de revenir en arrière, de suivre les rouages ayant menés à la disparition de l'espoir, de creuser sous la surface et d'y gratter à s'en couvrir les doigts de terre, jusqu'à ce que soient exhumés les secrets d'un État qui s'est lancé dans la plus vaste conspiration de son histoire. Le jour du référendum, lorsque le gouvernement hérita des rêves de ses citoyens, fut organisée la construction d'une gigantesque machine, qu'on enferma dans un hangar souterrain, et dans laquelle furent emprisonnées des centaines de millions d'aspirations qui, du jour au lendemain, se trouvèrent impuissantes, ballottées au gré d'une société qui en était effrayée. On les entassa dans des cylindres trop étroits, on les pressa à l'aide d'un piston pour en extraire un jus rance et, finalement, ce n'étaient plus que des simili-rêves que l'on voyait sortir chaque jour de la cheminée pour être distribués aux citoyens impatients. La machine, tirillée de toutes parts sous la pression des millions d'espoir qui battaient en son sein, ne tarda pas à s'essouffler. On feignit de s'inquiéter.

Comme les meilleurs ingénieurs du pays n'étaient point parvenus à la réparer, le gouvernement décida, d'un simple haussement d'épaules, qu'il avait suffisamment fait pour eux et que s'il ne pouvait plus les aider, les rêves n'avaient qu'à se débrouiller tout seuls. Pour la forme, on en confia tout de même la production à Oscar, qui dirigeait à l'époque une *start-up* engagée dans les énergies renouvelables. Soulagé d'être tiré d'une filière bouchée, il accepta ce revirement avec joie sans savoir qu'il s'engageait dans une plus grande impasse encore, en admettant que ce fût possible. Le rôle de la micro-entreprise était de colmater les fuites afin de rappeler à l'ordre ces millions de fauteurs de troubles qu'on logeait pourtant gratuitement, et dont l'oisiveté coûtait chaque jour les précieux centimes du contribuable. À l'origine, il lui incombait également de distribuer les plus obéissants d'entre eux aux citoyens sélectionnés par le gouvernement, cependant une série de coupures budgétaires eut finalement pour conséquence la privation de l'espérance pour les habitants de la surface, en plus de contraindre Oscar à licencier ses deux collaborateurs. Dès lors, il se trouva être le seul adversaire à la disparition des rêves et se trouva galvanisé par cette mission. Plus que jamais, le jeune entrepreneur était convaincu que vivre sans rêve signifiait vivre sans espoir, et que vivre sans espoir revenait à s'offrir en sacrifice à la part aléatoire du monde.

Une fois encore, on avait volé le feu à l'humanité. Oscar était le nouveau Prométhée, il allait défier les dieux, le gouvernement, et réparer cette foutue machine quitte à outrepasser la sacro-sainte charte de Sécurité Publique. Les Hommes, privés de l'espérance, avaient même oublié ce qu'elle signifiait et ne cherchaient plus à l'obtenir, aussi fallait-il à tout prix la ramener dans les cœurs. Dès lors, le devoir d'Oscar était de libérer les rêves, de les sortir de cet entrepôt où, entassés et essoufflés, assujettis à l'implacable charte, on n'entendait plus leur cri sublime. Sa première action fut d'exposer à nouveau leur existence aux yeux des citoyens. Il voulait qu'ils servent de miroir, qu'ils reflètent dans les rétines aveuglées des Hommes l'image d'une société menacée par la maladie, dont les traits tirés et les lèvres exsangues présageaient déjà une fin glaçante. Chevalier de sa propre croisade, il imprima des centaines d'affiches aux slogans accrocheurs qu'il colla illégalement aux vitres d'abribus où plus personne ne passait, il publia des avis dans des journaux engagés qui n'étaient plus lus que par leurs rédacteurs, enfin il organisa des rassemblements dans des villages où on le prenait pour un original. Il avait beau hurler, personne ne semblait vouloir se rappeler. Toutes ces actions furent tant de coups d'épée dans l'eau ; tout ce qu'il y gagna fut d'être remarqué par les dépositaires de l'autorité publique qui menacèrent de s'en prendre à sa société et, ainsi, de signer l'éradication définitive de l'espoir à Eldorado.

Pour Oscar, il fallut se rabattre vers des stratagèmes plus discrets. Quand il le pouvait, il laissait échapper quelques ambitions convenables qu'il espérait voir s'enticher d'un citoyen qui avait su maintenir son cœur ouvert aux passions ; hélas, épuisées par ces mois d'enfermement, sitôt étaient-elles sorties du hangar qu'elles s'évaporaient en une frêle fumée rosâtre. Il essaya alors de changer le système depuis l'intérieur en modifiant la recette de ces aspirations. « Peut-être », se disait-il, « que si je les adapte aux règles de la charte, les Hommes y seront plus sensibles. Après tout, rêver de respecter le protocole est mieux que de ne pas rêver du tout. » Cependant, ce qu'il ignorait, c'était que la charte était devenue un automatisme pour les citoyens, cadrant au millimètre près chacune de leurs actions, les faisant s'agiter comme une masse informe au service du bien commun, et dont la voix n'était plus qu'un profond râle fatigué et dénué de sens. À moins d'un changement d'essence, aucun rêve ne pourrait jamais plus s'immiscer dans ces cerveaux aliénés où le triomphe de la logique avait banni l'espoir.

Finalement, c'était comme le gouvernement et les citoyens l'avaient désiré : en collectif, le peuple d'Eldorado était une forteresse imprenable, il n'existait aucune menace extérieure qu'il ne fut en mesure de surmonter. Quand il le comprit, Oscar fut au comble du désespoir. Il

songea alors à abandonner, laissant germer dans son esprit l'hypothèse que sa souffrance lui venait de l'espoir qui l'animait encore, et qu'il serait bien plus aisé pour lui de céder à la facilité avec le reste du troupeau, de renier ses idéaux. Pourtant, il aimait encore trop les Hommes pour s'y résoudre et était trop attaché à ses passions, même aux plus négatives d'entre elles qui s'emparaient progressivement de son esprit.

La nuit suivante, il installa un lit de camp dans le hangar où demeurait toujours la machine à rêves, dont les toussotements réguliers lui rappelaient l'urgence de sa mission. Il se figurait, à tort ou à raison, que c'était en s'offrant pleinement aux rêves qu'il trouverait la clef de leur rédemption. Cette nuit-là, il devint l'unique réceptacle pour les quelques millions d'aspirations compressées dans les cylindres abîmés de la machine, qui l'assaillirent de passions contraires et s'organisèrent dans son esprit en un désordre funeste. Le matin, il était pris à la fois de l'amour le plus virulent pour son espèce et du désespoir le plus total, dont la fusion donna naissance à une excroissance de la taille d'un aphte dans le réservoir à rêves. Cet aphte, c'était le premier rêve qu'un humain créait naturellement depuis des années, c'était un rêve qui n'attendait que de sortir et de briller. À ce miracle s'ajoutait la révélation que la nuit avait transmise à Oscar et qui était la raison du silence des Hommes : ils n'espéraient plus car ils n'étaient plus humains. Cette ignorance de leur statut était la cause de tous leurs maux et, quand le jeune entrepreneur ramènera l'Homme à sa nature, toutes les passions seront ressuscitées avec lui.

Guidé par les voix qu'il avait entendues dans ses rêves, l'esprit vidé de toute volonté propre, il s'approcha lentement du réservoir de la machine. Sans jamais avoir vu l'aphte auparavant, il savait exactement ce qu'il convenait de faire. Il y enfonça son index sans être surpris de la matière caoutchouteuse qu'il pénétrait, puis, après quelques secondes d'effort, la fit éclater. Il s'en dégagea aussitôt une épaisse fumée noire qui était habitée du cri des lamentations de millions d'âmes esseulées, qui contenait aussi leur crainte, leur jalousie, leur désir et, au cœur de l'étrange masse, leur espérance. Le nuage s'échappa du hangar sans difficulté, laissant flotter derrière lui un puissant parfum envoûtant qui emplit le cœur d'Oscar, puis de tous les citoyens après lui, d'une impression d'infinie vacuité et de faiblesse, comme si un gouffre venait de s'ouvrir à la place de son cœur.

Cette sensation, Eldorado ne l'avait plus connue depuis des années. Rapidement désignée ennemie numéro un par le règne de la logique, elle avait été profondément enfouie, plus bas encore que ne l'étaient les autres passions nuisibles, dont elles découlaient toutes.

Celle-ci était si puissante qu'il avait été impossible de l'effacer complètement, aussi l'avait-on simplement réduite au silence en espérant que personne ne viendrait fouiner. Son retour triomphal signifiait la renaissance de l'humanité sous toutes ses formes : l'amour et l'espérance purent de nouveau inonder le monde, mais furent immédiatement secondées par leurs contraires, la haine et le désespoir.

À la surface, le règne de la logique céda sa place à celui du chaos. La société avait besoin de temps pour accepter sa nature retrouvée, pour saisir son insignifiance mais également toute la liberté qu'elle lui procurait. En attendant, les citoyens se disputaient à nouveau les désirs oubliés et les peurs réprimées, l'économie s'effondrait, l'Histoire s'écrivait. Cependant, sous terre, loin du tumulte, c'était déjà la fin. Oscar entendait les forces de l'ordre débarquer dans le hangar. Peu lui importait, au fond, que Prométhée soit une nouvelle fois condamné, puisque dans ce retournement inédit, il était aussi devenu Pandore. Par son sacrifice, il avait libéré la seule certitude qui valait d'être vécue et, à travers elle, avait rendu le feu aux Hommes. Cette certitude, si évidente et pourtant si longtemps oubliée, était la crainte de la mort. Malheureusement, Oscar n'eut guère la chance d'assister à l'écroulement du règne de la logique. En effet, en dévoilant au monde sa faiblesse, il avait déjà accepté son châtement, celui de mourir le premier. Ainsi, dans un ultime mouvement de révolte, refusant de céder à cet État bourreau, Oscar mit le feu à la machine et périt dans les flammes avec ses geôliers.

Mots : 2 439.